



PHILIPPE BOUVET

NOS ANNÉES POULIDOR

ÉQUATEURS

NOS ANNÉES
POULIDOR

Philippe Bouvet

NOS ANNÉES
POULIDOR

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-772-6.

Dépôt légal : septembre 2020.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2020.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr

www.editionsdesequateurs.fr

Introduction

« Sans le vélo, mon horizon n'aurait jamais dépassé la haie d'un champ, dans le Limousin. »

Raymond Poulidor savait d'où il venait. Et il y revenait, toujours. Ce coup-ci, une fois pour toutes. Son port d'attache était en plein cœur de la France. Et des gens. « Merci Poupou », lui disait cette ultime banderole tendue en guise d'adieu.

Il avait bien mesuré le chemin parcouru, au-delà de cette haie, et surtout de ce qu'il aurait imaginé. Ce n'était pas seulement une question de kilomètres, et cela dépassait de beaucoup les quatorze Tours de France qu'il avait courus. Et tous les autres qu'il avait suivis par la suite au sein de la caravane, chaque année après l'autre, cela en fit cinquante-sept en tout, pas loin de cinq ans de sa vie rien que sur le

Tour ! Il était devenu une sorte de compagnon du Tour de France. Il était Poulidor et cela suffisait au bonheur de tous, les petits comme les grands qui retombaient en enfance. Sa mission de suiveur du Tour était au fond des plus simples. Il véhiculait sa propre image de marque, Poupou était une marque de sympathie.

On ne parle pas non plus des quelque sept cent cinquante mille bornes affichées au compteur de l'une de ses Mercedes qui finit par être exposée un moment chez le concessionnaire de Limoges, pour preuve tout à la fois de la solidité allemande et de son sens poussé de l'économie. Il en avait fait sa résidence secondaire, à moins qu'elle ne fût principale, du moins essentielle. Presque jusqu'au bout, Poulidor n'avait jamais cessé de faire la route. Fidèle à Mercedes.

Immanquablement, il revenait dans sa bonne petite ville de Saint-Léonard, mais à condition d'en repartir. Peut-être pas au plus vite, mais aussi souvent que possible.

La Collégiale, inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, où on le fit entrer pour le dernier hommage rappelle que Saint-Léonard-de-Noblat, dominant un coude de la Vienne que l'on franchissait jadis à gué, est à une croisée du chemin de Compostelle, comme quoi il était dit qu'il trouverait un Jacques sur sa route même si celui-là ne prétendit

jamais être un saint. Il s'était hâté lentement pour rejoindre Anquetil, trente-deux ans après que son rival, du genre à brûler la chandelle par les deux bouts, lui a dit à l'article de la mort : « Tu vas encore faire deux... »

Ceux qui ont grandi dans les années 1960 et 1970 n'avaient jamais connu un monde sans Poulidor. Mais ce n'est pas le souvenir des Tours d'enfance qui remuait en nous les nostalgies au moment du grand départ. Son exploit avait été de ne jamais être vintage, mais intemporel. Tout changeait autour de nous et rien ne changeait tant qu'il était là. Il restait le même, indéfectible, mais pas rétif au progrès, bien à son aise dans les âges qu'il traversait, soluble dans beaucoup des évolutions du monde qui nous entourait. Au milieu de tout le chambard, quelque part, il était notre assurance.

Il en fut ainsi pendant plus de quarante ans, en sus de sa carrière qui avait déjà duré un sacré bout de temps. Beaucoup de ceux qui l'approchèrent ces dernières années étaient bien loin d'être nés quand il fut un glorieux coureur, à défaut d'être un super champion. Poulidor serait-il un mystère typiquement français ? Comment devint-il un phénomène populaire sans précédent sans avoir jamais gagné le Tour de France ? À moins que la réponse tienne justement à cela.

Cela avait commencé au tout début de ce que

l'on n'appelait évidemment pas encore « les sixties », et cela avait continué jusqu'au milieu bien entamé des années 1970. En vérité, cela n'a jamais vraiment terminé. Poulidor est encore inscrit au patrimoine. La plupart de ceux qui le sollicitaient pour un autographe, souvent en le tutoyant tant sa bouille ronde nous était familière, auraient été bien en peine de réciter son palmarès. Mais c'est cela qui faisait justement son bonheur. Poupou s'était transmis de grand-père en petit-fils.

Ses deux filles lui ont laissé une descendance de trois petits-enfants, Coralie qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, et deux garçons, David et Mathieu, devenus coureurs professionnels. Ils auraient pu représenter la France mais sont de nationalité néerlandaise. L'un d'eux est aussi un phénomène. Poulidor en était fier : « Il sera meilleur que moi » prédisait-il, et on eut d'abord du mal à le croire. « Mathieu, il est terrible ! » répétait-il, et cette fois on veut bien le croire car il est déjà l'un des meilleurs au monde, même si la grande montagne, et donc le Tour, n'est pas spécialement dans son registre. Le petit-fils de Poupou est aussi le fils d'un ancien grand coureur des Pays-Bas, Adrie Van der Poel, marié à Corinne. Sur le vélo, Mathieu possède le style que l'on connaissait à son père, mais il y a du Vanderpoulidor en lui, les pommettes surtout. Mathieu roule en Porsche. Sans doute en change-

ra-t-il assez souvent pour ne pas lui laisser la moindre chance d'afficher sept cent mille bornes au comp-
teur.

La famille était réunie, bien sûr, ce jour de novembre 2019, quand les cloches sonnaient le glas au clocher de Saint-Léonard où le tout-vélo s'était déplacé pour le dernier adieu, comme beaucoup d'anonymes. Un millier de personnes à peu près devant le parvis de la Collégiale, beaucoup d'autres avaient renoncé par crainte de l'effet de foule, mais il faut dire que les obsèques étaient retransmises en direct sur France 3 Limousin. À défaut de décréter le deuil national, chacun était touché. Même jour, même heure, dans un autre coin du pays, lors d'un enterrement, quelqu'un s'adressa ainsi au défunt durant l'éloge funèbre. « Tu es mort le même jour que Poulidor... » C'était à peu près tout dire du bout de chemin que tout le monde avait fait avec lui. Poulidor est mort. C'est difficile à croire, même si l'on avait bien vu qu'il se voûtait un peu, et qu'il avait eu de la peine, visiblement, à finir cette fois le Tour de France à l'été 2019. Le Tour de trop ? Certainement pas, puisque c'était sa vie. « Le jour où l'on ne me reconnaîtra plus, ce sera foutu », prétendait-il, jamais fatigué de son bain de popularité, jamais lassé d'être Poulidor. Sauf qu'on le reconnaissait toujours, mais il est parti quand même.

Pour la cérémonie, il y eut plus d'accordéon que

de messe. Il est vrai que même André Verchuren avait joué « Vive Poulidor ! » sur un de ses quarante-cinq tours. Un vinyle, cela va sans dire. On croit qu'il croyait. Plutôt, il n'était pas contre... On joua l' « Hymne à l'amour », qui chante une infinie tristesse mais aussi l'immense espoir de se retrouver dans l'éternité. Piaf. L'après-guerre. Cerdan. Le bombardier marocain avait été pour beaucoup dans la vocation sportive de trois des quatre frères Poulidor.

Un nom en or. Oh, il n'y avait pas de poule aux œufs d'or dans cette modeste ferme de la Creuse, mais peut-être un nom prédestiné. Longtemps, il s'évertua à retrouver, en vain, ce quidam passé un beau jour à la ferme. Une espèce de devin comme il y en avait à battre les campagnes dans ce temps-là. Il avait prédit un destin pas ordinaire à l'un de ceux qui vivaient sous ce toit. Évidemment, ça ne mangeait pas de pain. Mais le fait est que le nom de Poulidor ira jusqu'à passer dans le vocabulaire, et il fit même une apparition dans San Antonio sous le blaze de Courzidor. À force, il devint un nom commun, un peu comme le Frigidaire. Le Poulidor de ceci, le Poulidor de cela. Un synonyme de deuxième, ou d'éternel malchanceux, mais pas seulement. Dans cette définition, il y aurait contenu aussi un peu de toutes les valeurs attribuées au monde paysan : le bon sens près de chez lui et aussi près de ses sous,

la sagesse, la patience. Le travail bien fait mais aussi la possibilité du « remettre à demain ».

Et puis, chacun pouvait se reconnaître en lui qui ne ressemblait à personne. Ses emmerdes sur le vélo étaient un peu les nôtres dans la vie. Il avait la casquette un peu de traviole mais les idées bien en place. On plaquait sur « Poupou » la symbolique de son choix. Il aurait fallu tordre le cou à la légende de l'éternel deuxième, d'autant qu'il fut plus souvent troisième sur le Tour¹. Au passage, il faisait remarquer non sans malice que mieux valait être deuxième que second, car c'était le signe qu'il y en avait d'autres derrière et ce n'était donc pas si mal. C'est que le petit paysan de la Creuse s'était cultivé lui-même. Il faisait juste de son mieux. Son possible. N'allez surtout pas croire qu'il aurait fait exprès de perdre, mais il confessait volontiers qu'il ne s'était jamais levé le matin pour gagner. À quoi bon ? Il n'aurait pas gagné plus à... gagner davantage de courses. Son incomparable « poupoularité » n'aurait eu qu'à en souffrir. Bref, nul n'aurait su mieux que lui entretenir sa propre caricature.

En plus, les Français n'aiment pas tellement les gagnants, les premiers de la classe. Alors qu'ils ont une certaine compassion pour les perdants. Lui

1. Trois fois 2^e du Tour de France en 1964, 1965, 1974 et cinq fois 3^e en 1962, 1966, 1969, 1972, 1976.

gagnait quelquefois, et même assez souvent pour compter deux cents victoires, critères compris¹, car, pour ces exhibitions qui favorisent la proximité avec le public, l'organisateur exigeait souvent que « Poupou » soit le vainqueur. De toute façon, il était l'éternel premier dans le chœur populaire. Le reste du temps il était le battu, parfois même le cocu de l'histoire mais content de son sort, malgré tout. Le malchanceux qui peut toujours trouver plus malheureux que lui, le champion de la résilience et du paradoxe qui ira jusqu'à lui réserver ce destin cycliste parfaitement incongru pour un coureur de sa trempe : la gloire sans Maillot jaune.

« Vous ne parleriez plus de moi si j'avais gagné le Tour de France... », faisait remarquer Poulidor le Bienheureux. Mais sait-on jamais ce qui se cache vraiment derrière le sourire d'un homme ? Tout de même, non seulement il n'aura pas gagné ce Tour qu'il méritait, peut-être, mais le plus beau, il n'aura pas passé un seul jour dans ce Maillot jaune qui a changé la vie de tant de petits porteurs, à se demander comment il s'y est pris ! C'est vrai, le type qui était passé dire la bonne aventure à la ferme avait raison, le destin de Poulidor fut incroyable.

1. Chiffre dûment vérifié qui s'oppose aux 189 victoires communément admises. Il tient compte des critères (117). À ses 200 victoires individuelles – dont 33 contre-la-montre – il faut ajouter deux épreuves contre la montre par équipes. Sur l'ensemble de sa carrière, on recense 163 deuxièmes places, soit moins que de victoires.

Lui qui avait fait carrière sous de Gaulle, Pompidou et Giscard s'en allait deux mois à peine après Chirac. D'ailleurs, le Corrèzien s'était rendu jusqu'à Saint-Léonard du temps où il était ministre de l'agriculture, pour décerner en 1973 le titre de chevalier de la Légion d'honneur à son compatriote. Mimoun était venu. Le coureur cycliste limousin et le marathonien de l'Algérie française, deux légendes réunies. Trente ans plus tard, Chirac provoquera le match retour lorsqu'il aura emménagé à l'Élysée, et c'est Poulidor, cette fois pour recevoir les insignes d'officier, qui montera à Paris, sous les ors de la République.

La France d'en haut, et celle d'en bas. Après tout, c'est peut-être parce que le Limousin est en plein milieu que Poulidor aura si bien incarné le Français moyen, mais aussi parce qu'il ne représentait pas une élite, mais la masse silencieuse. Et si le pays a toujours une bonne raison d'être divisé, il semblerait que ce ne soit pas seulement une question de météo au nord ou au sud de la Loire. La fameuse fracture.

Anquetilistes ou Poulidoristes. Il fut un temps où il fallait choisir son camp. Le brillant jeune premier normand et son faire-valoir consentant auraient ainsi provoqué une sorte de divorce à la française. De là à couper la France en deux, c'est vite dit parce que, dans toute sa ruralité d'alors, elle penchait quand

même sacrement du côté de Poulidor. Avec sa mine resplendissante, la force tranquille de sa nature, les pieds bien sur terre, il aurait donc été le champion de la France profonde, comme certains diraient en se pinçant le nez.

Il avait « percé » au temps des chanteurs yé-yé. C'est sans doute parce que la population des années 1960, même celle qui commençait à s'entasser dans les cités HLM, pouvait se souvenir encore dans quel terroir elle puisait ses racines que l'on avait tous en nous quelque chose de Poupou. Deux ans après Johnny, le voilà qui partait à son tour. Ensemble, on les avait aimés, ou pas. On avait été pour, ou contre. Tout cela n'avait maintenant plus vraiment d'importance. Mais voilà, Johnny, Chirac que tout le monde s'accordait dorénavant à trouver si sympa, en tout cas tellement français, et maintenant Poupou, ça commence à faire beaucoup. À force d'avoir accompagné, à quelque chose près, soixante ans de nos existences, ils ont fini par rassembler tout le monde autour de la peine qu'ils nous font sur nous-mêmes.

Au long de toutes ces années, le personnage de Poulidor fut en somme le fil rouge d'une histoire de France personnelle, propre à chacun d'entre nous. Alors, si même Poulidor n'est plus là... D'ailleurs, personne ne s'y est trompé. Ce n'est pas simplement un champion cycliste qui disparaissait. C'est toute une époque.

Et de l'autre côté de cette haie ? Et après celle d'après ? Au bout du champ, l'horizon n'est pas bien lointain. En vérité, il n'y en a guère, sauf celui de la jolie campagne limousine. Les parents Poulidor apprécient le paysage sans trop s'en apercevoir, en tout cas sans point de comparaison. Que savent-ils du monde, dès lors que les foins sont coupés et les bêtes rentrées ? Leur culture est celle de l'effort, mais à quoi bon celui de l'imagination, puisque tout à la ronde est à peu près semblable...

« Mon pauvre ami, on ne rêvait pas de grand-chose », dira André, celui qui a ouvert la voie sur un vélo. Il est le cadet des quatre frères, de quatre ans et demi plus âgé que le dernier, Raymond. « On ne pensait qu'au boulot. On a eu des parents formidables. Ils nous ont appris le respect, le travail. Mais

heureusement que l'on n'a pas eu la même vie qu'eux. Ils n'avaient pas de rêves, pas d'ambition... »

Ils sont rustiques. Terre à terre. Mais ce ne sont pas des rustres. Pas autant que cet homme qui veut bien entendre que la terre (ronde ?) est comme suspendue dans l'immensité de l'univers, bien qu'il en soit étonné, vraiment. Il dit : « Alors, il y a quand même bien des câbles pour accrocher ? » C'était mon propre grand-père, qui n'avait jamais dépassé la haie des champs de son village breton. Cela ne remonte pas au Moyen Âge. C'est quelque part en France, au début de nos années Poulidor...

Les parents Poulidor n'ont que leurs quatre bras pour vivre et une instruction sommaire. Mais ils savent lire, écrire, et le plus important, compter. Ce ne sont pas des gens qui « se croient », ou alors ils se pensent de peu d'importance. Ils sont comme presque tous les autres, dans l'abnégation, mais ne le savent pas, ils sont juste « au travail ». Au jour le jour. Ils sont d'abord journaliers. Pour autant, ce n'est pas la misère, mais une extrême modestie, il y a toujours cinquante formes de nuances, même dans la simplicité. Ils montent quelques barreaux de l'échelle. D'abord domestiques agricoles, ils deviennent fermiers, puis métayers, c'est un statut. Il y a une orange et même quelques crottes de chocolat dans le sabot des garçons pour Noël. Des parents aimants qui font tout ce qu'ils peuvent pour

que leurs quatre gars soient heureux avec deux fois rien, pour ne pas dire rien du tout... Comme on dit, ils ne manquent de rien, puisque le superflu est juste au-dessus du couvercle de la marmite. On ne semble pas faire grand cas de la religion, catholique ça va de soi, mais la famille, c'est sacré. « Tel jour, c'était on va voir les grands-parents... L'autre jour, il fallait aller chez le cousin. »

Il y a là-dedans toute une éducation. Une solidarité. Des racines. Maria Marguerite, on l'appelle Marguerite, accouche de son quatrième enfant, son quatrième garçon, lorsqu'ils demeurent au Bost Peyrusset, derrière les dépendances de la maison de maître de M. Delagrangé, le propriétaire, avec ses margelles en granit. Raymond, le petit dernier, naît en 1936, l'année du Front populaire. Plus tard, c'est rue Léon-Jouhaux, à Saint-Léonard, qu'il fera construire sa maison. Mais, pour l'instant, rien ne ruisselle jusqu'à la ferme des accords passés par le grand syndicaliste à Matignon et les congés ne sont pas payés, il n'y en a pas, c'est comme ça de toute façon dans le monde paysan. Martial, le père Poulidor, est une armoire, du genre taiseux, et de toute manière il ne se plaint pas. Ce n'est pas qu'il soit dans la résignation, mais il est dans l'acceptation. Un trait de caractère qui se retrouvera plus tard, sur les routes du Tour... La Marguerite est plus volubile, surtout lorsqu'il s'agira de livrer ses commentaires

sur la carrière du dernier de ses petits gars et de croire en lui, quoi qu'il advienne.

Ils vont de ferme en ferme. Du Bost Peyrusset, le père parcourt quatre-cinq kilomètres pour bosser sur le Domaine des Gouttes, de l'autre côté du minuscule bourg de Masbaraud-Mérignat où Raymond est enregistré à l'état civil. Ils coupent le foin, pour les bêtes. Ils font du blé, pour le pain, car il y a un four dans chaque ferme.

Sauf en temps de guerre, et l'on ne va plus tarder à être en plein dedans, être Français reste en ce temps-là une notion plutôt relative. On est avant tout Breton, Auvergnat, Limousin ou Parisien, mais alors on est de Ménilmontant ou de Passy car on est d'abord de son quartier, ou de son village. On est juste de son coin. Les Poulidor, originaires des environs de Bourgneuf, se penchent sur leur terre aux confins de la Creuse, dans l'ancienne province française de la Marche, la porte qui s'ouvre sur le pays d'Oc. Ils vont bouger, souvent, mais jamais loin. Les voilà de passage à Pourrioux, puis au hameau de La Mazière, sur le territoire de Sauviat-sur-Vige. Là, ils louent une petite ferme, qu'ils exploitent pour eux-mêmes. Il y a dix-huit maisons de nos jours à La Mazière, mais plus un seul agriculteur, le dernier vient de mourir presque en même temps que Poulidor... Après-guerre, dix ans s'écoulent à La Grange Rouge, à Auriat, le domaine est plus grand, il y a un

régisseur mais personne n'aurait l'idée de soustraire un sac de grain. Ils occupent l'une des métairies, dans le creux dessiné par le ruisseau. C'est très beau. Sans doute ne voient-ils pas à quel point. Au-dessus, l'immense bâtisse de la Baconaille est une splendeur, huit fenêtres au rez-de-chaussée et à l'étage, devant comme derrière, le long du bâtiment principal. Un balcon avec garde-fou en fer forgé contemple le vallon dans son entier, et ceux d'en bas.

Du moins, les métayers savent pour quoi ils travaillent. Et pour qui. Moitié-moitié, avec le propriétaire terrien, qui habite au château comme dans l'ancien monde. Une agriculture assez équitable, au fond. Même si le propriétaire est un premier de cordée de l'époque, presque un seigneur, pas sûr que les inégalités aient été vraiment plus creusées qu'aujourd'hui. « Je me le demande, je pense que non, même si le travail ne payait pas beaucoup non plus... », trouve André, avec plus de quatre-vingts printemps de recul sur son enfance simple et tout compte fait pas malheureuse.

Plus tard, à Champnétery, André, jeune marié à Thérèse, vit un temps sous le même toit que les parents avant de pouvoir s'installer à son tour. La cheminée de la cuisine est la seule version connue du chauffage central et même après-guerre, à La Grange Rouge, il y a du givre, l'hiver, sur les carreaux. Le progrès, pas besoin d'être pour ou contre,

il n'y en a pas vraiment. « Chez nous, ça n'a jamais été bien moderne », résume André, mais c'est le lot commun. De cela bien sûr, on ne sait rien en Limousin, mais quand Fausto Coppi, le *campionissimo* italien, l'icône du cyclisme, offre l'un des tout premiers frigos à la *mama*, là-bas, dans le Piémont, elle range son linge dedans, comme s'il s'agissait d'une armoire. Alors... Ici aussi on fait bouillir l'eau dans la lessiveuse, on attelle les bêtes pour labourer, et à l'étable il y a jusqu'à douze ou quinze vaches quand même, quatre ou cinq seulement sur les petites exploitations. Des limousines pour les veaux sous la mère, autant de taches brunes sur l'herbe qui n'est sûrement pas plus verte ailleurs. Et une ou deux, de la parthenaise, pour le lait. Les enfants boivent beaucoup de lait.

La mobilité n'est pas vraiment dans l'air du temps, elle est juste une difficulté du quotidien, bien loin de devenir une préoccupation politique, mais il est vrai que le monde n'est pas encore un village, et que le village est au centre du monde, avec son église au milieu. En tout cas, le déplacement n'a de sens qu'à pied, souvent, ou à bicyclette. Chez les Poullidor, il y a ce vélo de femme, avec le tube du cadre abaissé pour mieux passer la jambe, garde-boue et filet sur les roues arrière pour que les jupes ne se prennent pas dans les rayons. Le vélo de la mère est le transport en commun de toute la famille, à condi-

tion que ce soit chacun son tour. Lorsque le père Poulidor rend visite à son frère, il embarque un garçon, l'un ou l'autre, sur le porte-bagages. C'est un véhicule utilitaire. Et familial. Leur vie tient dans un rayon, c'est le cas de le dire, de quinze kilomètres. Ailleurs, on ne s'aventure pas. Marguerite découvre Limoges, la grande ville de la région, vingt kilomètres aller et vingt autres retour, lorsqu'elle doit se rendre un jour à l'hôpital. Elle a alors soixante ans.

De La Mazière à l'école de Sauviat, les gars parcourent les trois kilomètres à pied, en sabots. On se rappelle que l'on en avait réparé une paire avec une boîte de sardines. Ou alors en traînant leurs galoches avec du caoutchouc sous les semelles pour user moins vite. Pour le midi, ils emportent le pain et le chocolat ; l'hiver, ils trempent le pain dans la soupe et les parents, comme les autres fermiers, font porter des légumes à la cantinière.

Quand il y en a pour six, il y en a pour sept. L'ouvrier agricole qui donne le coup de main chez les Poulidor fait quasiment partie de la famille, d'autant qu'il n'en a pas. Il appelle Raymond « Petit Bonnet blanc », car Marguerite a tricoté un bonnet de laine. « Allez, Petit Bonnet blanc, descends-moi à Sauviat pour me faire couper les cheveux... » Raymond le conduit sur le porte-bagages à toute berzingue. « Tu vas nous faire tuer, Petit Bonnet blanc... » On garde les vieux à la maison. Jean

Colombier, l'homme de main des Poulidor, meurt à La Grange Rouge sur ses quatre-vingts ans, environ, on ne sait pas au juste. Il n'y a pas de caveau familial. On le met juste en terre au cimetière d'Auriat.

C'est à La Mazière que l'on a vécu la guerre, d'abord en zone libre, enfin façon de parler, et, comme tous les écoliers de France, les petits Poulidor, du moins les aînés, chantent « Maréchal nous voilà ! » à l'école. Le patriotisme n'est pas encore l'apanage des stades où une seule voix s'élève de milliers de poitrines, allez les Bleus, pour prévenir à l'unisson, et d'un air pénétré, que l'adversaire n'a pas intérêt à venir égorger nos fils, ou nos compagnes. On se souvient du jour de juin 1941 où Pétain débarque à la gare de Saint-Léonard, et, tout au long du chemin qui monte jusqu'à la mairie puis à la Collégiale, les enfants agitent les petits drapeaux tricolores. « Tu vas nous faire fusiller ! » rouspète la mère quand un des gars écoute Radio-Londres avec les voisins, car les nouvelles parviennent jusqu'à La Mazière, il y a la radio. On est chez de braves gens. *Chabatx d'entraz*, comme on dit en Limousin : « Finissez d'entrer », c'est la devise de chaque maison qui offre l'hospitalité. Il y a du pain et des œufs pour les réfugiés qui viennent à passer par la maison. « On a eu des parents qui ne cherchaient pas à gagner de l'argent sur le dos des gens, mais c'est vrai, je ne sais pas comment on ne s'est pas fait fusil-

Remerciements

À Mme Tandeau de Marsac, historienne, pour son érudition.

À André Poulidor, pour sa mémoire et son esprit de famille.

À Serge Brard, pour sa culture cycliste et la précision de ses palmarès.

Et

À Jean-Pierre Micaud, pour tout.

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

